« Mes forces et ma santé ne peuvent suffire ».
crises politiques, crises médicales dans la vie de
Maximilien Robespierre, 1790-1794

*« My strength and my health are not enough. » Political crises, medical crises in
the life of Maximilien Robespierre, 1790-1794*

Peter McPhee

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12695>
DOI : 10.4000/ahrf.12695
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013
Pagination : 137-152
ISBN : 978-2-200-92824-7
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Peter McPhee, « « Mes forces et ma santé ne peuvent suffire », crises politiques, crises médicales dans la vie de Maximilien Robespierre, 1790-1794 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 371 | janvier-mars 2013, mis en ligne le 01 mars 2016, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12695> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12695>

« MES FORCES ET MA SANTÉ NE PEUVENT SUFFIRE ». CRISES POLITIQUES, CRISES MÉDICALES DANS LA VIE DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE, 1790-1794¹

Peter MCPHEE

À maintes reprises pendant les années révolutionnaires Maximilien Robespierre a fait référence à ses souffrances, de fatigue et de santé. Est-il possible d'identifier plus précisément ces maux et leur fréquence ? Une analyse de ses périodes de maladie et d'absence de la vie publique, en particulier quand elles se sont manifestées, est révélatrice. Dès son premier grand affrontement avec un grand noble artésien en 1790, Robespierre était de plus en plus sujet à des périodes de faiblesse physique, toujours en corrélation avec des crises politiques.

Mots-clés : Robespierre, famille, santé, amitié, apparence physique, Terreur, tribunaux révolutionnaires.

Maximilien Robespierre n'était d'apparence ni robuste ni imposante. Il était petit, même pour son temps (environ 1m 60), maigre, le visage pâle et légèrement marqué par la vérole. Il voyait mal et devait se munir de lunettes, se servant parfois de deux paires en même temps. Il souffrait aussi d'un tic irréprensible des yeux et parfois de la bouche². Néanmoins, cet

(1) L'auteur remercie Juliet Flesch de l'Université de Melbourne et Marisa Linton de Kingston University, London.

(2) Quelques portraits seulement montrent ses lunettes teintées en vert. Il avait aussi peut-être besoin de surimposer une paire plus grande pour voir loin. Pour l'apparence physique de Robespierre, beaucoup discutée, voir Henri GUILLEMIN, *Robespierre : politique et mystique*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 21-28 ; Peter MCPHEE, *Robespierre : a Revolutionary Life*, New Haven et London, 2012, p. 48-49, 62-63.

homme frêle travaillait avec une énergie et un acharnement exceptionnels. Sa sœur Charlotte, qui habita pendant huit ans à Arras avec le jeune avocat dans les années 1780, se souvint plus tard qu'il se levait entre six et sept heures, puis travaillait jusqu'à huit heures, quand le perruquier venait le raser et poudrer. Après un petit-déjeuner léger – un bol de lait – il se remettait au travail jusqu'à dix heures, quand il partait pour le tribunal. Il mangeait et buvait peu, préférant les fruits et le café. Le soir, il se promenait ou voyait des amis avant de reprendre son travail³.

Parmi les élus aux États généraux de 1789, beaucoup étaient plus imposants à la fois par la parole et l'apparence. Robespierre prononça son premier discours le 6 juin, s'attaquant à la hiérarchie ecclésiastique après la parution de l'évêque de Nîmes devant le tiers état – qui refusait de délibérer sans les représentants des ordres privilégiés – pour le supplier de commencer ses débats et réformes afin d'en faire bénéficier les pauvres. Robespierre répliqua qu'il vaudrait mieux engager « les évêques à renoncer à ce luxe qui offense la modestie chrétienne, à renoncer aux carrosses, aux chevaux, à vendre enfin, s'il le faut, un quart des biens ecclésiastiques ». Étienne Dumont, pasteur de Genève et collaborateur de Mirabeau, qui observa la séance, se souvint qu'« on demandait partout quel était l'orateur ; il n'était pas connu ». Il rencontra deux fois Robespierre : « il avait un aspect sinistre ; il ne regardait point en face, il avait dans les yeux un clignotement continu et pénible [...] il me dit qu'il avait une timidité d'enfant, qu'il tremblait toujours en s'approchant de la tribune, et qu'il ne se sentait plus au moment où il commençait à parler »⁴.

Néanmoins, la substance et la fréquence des interventions de Robespierre le faisaient de plus en plus remarquer parmi les députés. Dès le début de la Révolution, il fit allusion à l'ampleur de la tâche réformatrice. En mars 1790, il écrivit à son meilleur ami, Antoine Buissart, à Arras, en lui demandant pardon d'un long silence et en faisant allusion à la tâche d'Hercule : « vous ne pourriez vous former une idée de la multitude et de la difficulté des affaires, qui justifient mon silence ; [...] les députés patriotes

(3) *Œuvres de Maximilien Robespierre* (ci-après *OC*), 11 tomes, Ivry, Société des études Robespierriennes, 2000-2007, II-24-25 ; Charlotte ROBESPIERRE, *Mémoires de Charlotte Robespierre sur ses deux frères, précédés d'une introduction de Laponneraye*, Paris, Présence de la Révolution, 1987, ch. 2.

(4) *OC*, VI-31 ; Étienne DUMONT, *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, et chez Hector Bossange, 1832, p. 61, 250-251.

de l'Assemblée nationale, en osant tenter de nettoyer les écuries d'*Augias*, ont formé une entreprise peut-être au-dessus des forces humaines »⁵.

La position de partisan intransigeant des principes de 1789 que prit Robespierre et son habitude de prononcer de longs discours avec son accent artésien le rendirent vulnérable aux attaques railleuses. Les journaux satiriques – dont plusieurs se révélaient maintenant ouvertement contre-révolutionnaires – le prenaient de plus en plus souvent pour cible. Son ancien camarade du collège Louis-le-Grand, François Suleau, en 1790 un des principaux collaborateurs des *Actes des apôtres*, reproduit, pour se moquer de son train de vie ascétique, un poème sentimental du jeune Robespierre adressé à une femme qu'il avait rencontrée quand il était étudiant à Paris. Des accusations provenant d'Arras l'avaient poursuivi, et d'autres notèrent que sa bâtardise était connue de « l'opinion publique », alors qu'en réalité il est né quatre mois après le mariage de ses parents. Selon d'autres, il serait le neveu de l'homme qui avait tenté d'assassiner Louis XV, Robert Damiens, qui venait des environs d'Arras. Robespierre devient un « forcené » qui parle « de faire pendre beaucoup de monde » et qui participe « aux orgies du duc d'Orléans »⁶.

Au début de 1790, la critique réitérée de Robespierre contre la nécessité de payer l'impôt direct pour être nommé « citoyen actif » fit de lui une cible de mécontentement dans son pays d'Artois et l'impliqua dans une bataille acrimonieuse avec le député noble Briois de Beaumez. Celui-ci, ancien président du Conseil d'Artois, connaissait bien Robespierre dans le milieu des cercles légaux d'Arras ; de plus, il était le cousin de Charlotte Buissart, femme d'Antoine et amie de Maximilien. Beaumez et Robespierre s'étaient affrontés pendant les débats de l'hiver 1788-1789 sur les privilèges des États d'Artois, et ils continuèrent leur combat à Versailles et Paris. Pendant les débats sur le droit de vote, Robespierre termina son discours du 25 janvier 1790 en insistant sur le fait que « tous les Français [...] continueront d'être habilités à exercer la plénitude des droits politiques et d'être admissibles à tous les emplois publics, sans autre distinction que celle des vertus et des talents [...] »⁷. Il argua de ce que, si la distinction entre les citoyens « actifs » et « passifs », basée sur leur contribution en impôts directs, était adoptée, l'effet en serait particulièrement injuste en

(5) OC, III-66.

(6) *Ibid.*, 1-222 ; Marc BOULOISEAU, « Aux origines des légendes contre-révolutionnaires. Robespierre vu par les journaux satiriques (1789-1791) », *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, n°57, 1958, p. 7-8 ; Abbé François-Xavier DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, *Adresse aux provinces, ou examen des opérations de l'Assemblée Nationale*, s.l., 1790.

(7) OC, VI-203.

Artois, où les impôts directs rapportaient relativement peu en comparaison avec les lourds impôts indirects. Ceci fournit à Beaumez une occasion opportune. Il écrivit à son père (ancien président comme lui-même du Conseil d'Artois) que le discours de Robespierre supposait que les Artésiens ne payaient pas assez en impôts directs. Un ancien adversaire au tribunal, le magistrat Foacier de Ruzé, publia l'accusation dans une *Adresse d'un Artésien à ses compatriotes* qui, selon Augustin, frère de Maximilien, eut un effet dramatique en juin à Arras et dans les campagnes avoisinantes. Il communiqua à Maximilien sa crainte : « tu scelleras de ton sang la cause du peuple » ; il y a parmi tes ennemis des hommes « assez malheureux pour te frapper »⁸.

Ces attaques réitérées eurent un effet. En mai et juin 1790, Robespierre parla peu au Club des jacobins, et il est possible que l'effort de prendre souvent et franchement la parole pour défendre les principes qu'il considérait essentiels à la Révolution de 1789 l'épuisait. Certes, les rigueurs du travail et de ses soucis le touchaient au point de le rendre irascible. Dans le numéro du 7 juin 1790 des *Révolutions de France et de Brabant*, l'éditeur et vieux camarade d'école de Robespierre, Camille Desmoulins, avait écrit, à tort, que Robespierre avait censuré devant une foule de citoyens au jardin des Tuileries, la proposition acceptée de Mirabeau concernant la guerre et la paix. Robespierre s'offusqua de l'erreur et pria Desmoulins de publier une correction formelle. Celui-ci s'étonna d'entendre qu'une erreur de si peu d'importance devait être redressée ; qui plus est, il fut confus devant le ton irrité de Robespierre : « tu devais saluer au moins un ancien camarade d'une légère inclination de tête. Je ne t'en aime pas moins, parce que tu es fidèle aux principes, si tu ne l'es pas autant à l'amitié »⁹. Mais ils semblent ensuite s'être réconciliés, puisque, quelque mois plus tard, Robespierre, ainsi que Jérôme Pétion et Jacques-Pierre Brissot, fut témoin au mariage de Camille avec Lucile Duplessis¹⁰.

Maximilien Robespierre n'était ni le premier, ni bien sûr le dernier, homme politique d'un pays en crise révolutionnaire à souffrir de fatigue

(8) *Ibidem*, III-82 ; XI-317-338. Voir Bruno DECRIEM, « 1790 : l'affaire des impôts d'Artois », dans Amis de Robespierre pour le Bicentenaire de la Révolution, *Bulletin*, n°8, 1990.

(9) *OC*, III-84-85 ; Jules CLARETIE, *Camille Desmoulins, Lucile Desmoulins : étude sur les dantonistes*, Paris, Plon, 1875 ; Jean-Paul BERTAUD, *Camille et Lucile Desmoulins. Un couple dans la tourmente*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986, p. 101-102. Desmoulins avait en fait été cadet de trois ans de Robespierre au Collège Louis-le-Grand.

(10) *OC*, III-100. En ce qui concerne le mariage, voir Jean-Paul BERTAUD, *Camille et Lucile Desmoulins (...), op. cit.*, ch. 4.

sévère et finalement de troubles de santé. Mais que pouvons-nous découvrir au sujet de ses maladies, qu'est-ce que cela pourrait révéler sur sa conduite et sur le cours de la Révolution française ? Alors que les historiens – aussi bien que les contemporains de Robespierre – ont bien eu conscience de ses périodes de maladie, notamment en 1794, une analyse plus approfondie de celles-ci, en particulier quand elles se sont ouvertement manifestées, s'avère riche en enseignements. En effet, dès son premier grand affrontement, avec Beaumez en 1790, il était de plus en plus sujet à des périodes de faiblesse physique en corrélation avec des crises politiques.

Au début de juin 1791, Robespierre donna aux jacobins de Toulon sa raison pour ne pas leur avoir écrit plus tôt : « une indisposition, produite par les excès de nos travaux, me retenait chez moi depuis quelques jours [...] ». Il accepta néanmoins, le 11 juin, le poste de procureur à la Cour criminelle du département de Paris auquel il avait été, à son insu, élu par une majorité écrasante. La presse de droite l'accusait alors d'être un criminel, de dépenser son salaire chez des prostituées, et de bien d'autres travers encore¹¹. Le lendemain, Robespierre envoya à son ami Buissart une lettre brève et émouvante, avec une nouvelle allusion à sa faiblesse : « je n'envisage qu'avec frayeur, les travaux pénibles auxquels cette place importante va me condamner, dans un tems où le repos m'étoit nécessaire, après de si longues agitations. [...] Mais je suis appelé à une destinée orageuse. Il faut en suivre le cours, jusqu'à ce que j'aie fait le dernier sacrifice que je pourrai offrir à ma patrie ». La décision de Robespierre d'accepter le poste de procureur l'obligeait à démissionner de celui de juge au tribunal de Versailles. Il écrivit à des amis de cette ville qu'il se sentait obligé d'accepter le poste à Paris, bien que Versailles lui aurait fourni « une retraite paisible » où « je pusse quelque fois jouir de moi-même, et me livrer à l'étude et au développement de grandes vérités [...] »¹². Le 20 juin, il expliqua en personne sa décision au club des jacobins de Versailles. Le lendemain matin, il apprit – avec tout Paris – que Louis avait fui et avait ainsi déchaîné une polarisation au sein des jacobins et dans la population parisienne, avec son dénouement au Champ de Mars le 17 juillet. La grande majorité des anciens collègues de Robespierre abandonna ensuite le Club des jacobins pour les feuillants, laissant Robespierre isolé et vulnérable,

(11) OC, III-108 ; Étienne CHARAVAY (dir.), *Assemblée électorale de Paris*, t. 1, Paris, D. Jouaust, Charles Noblet, Maison Quantin, p. 589-590, 601 ; Marc BOULOISEAU, « Aux origines des légendes contre-révolutionnaires », p. 7-8 ; Louis JACOB, *Robespierre vu par ses contemporains*, Paris, A. Colin, 1938, p. 59-60.

(12) OC, III-110-111 ; t. VII, p. 514.

malgré sa popularité dans le menu peuple de Paris¹³. Il jouissait désormais au moins du dévouement et de l'amitié de toute la famille Duplay chez laquelle il logeait, notamment de la part d'Éléonore (âgée de vingt ans) et sa mère Françoise. La famille à peut-être doté Robespierre de l'affection familiale qu'il n'avait pas connue depuis la mort de sa mère et le départ de son père quand il avait six ans.

Il est probable que Maximilien cherchait vraiment une vie tranquille à la fin de ses labeurs. Il n'avait que trente-trois ans, mais il se sentait à bout de forces. Pendant un séjour à Arras et dans la province d'Artois en octobre et novembre 1791, il passa trois jours dans la petite ville de Béthune. Sa réception officielle fut bien froide, mais le peuple l'accueillit avec enthousiasme. Plus tard, Robespierre écrivit à un ami, peut-être encore une fois Buissart : « si je retourne en Artois, Béthune serait le lieu où j'habiterais avec le plus de plaisir ». Il proposa même l'idée de chercher un poste comme magistrat au tribunal local¹⁴. Il prit finalement la décision fatidique de retourner à Paris et à sa vie politique. Député de l'Assemblée constituante, il fut donc inéligible pour l'Assemblée législative ; cependant, il continuait à vivre sobrement et à travailler de très longues heures. Entre mai et août 1792, par exemple, il écrivit presque la totalité des 594 pages des douze numéros du *Défenseur de la constitution*¹⁵.

Si pendant l'hiver 1791-1792 Robespierre avait été une voix presque solitaire critiquant la guerre proposée par les Brissotins, dominants dans l'Assemblée législative, les défaites militaires répétées du printemps et de l'été 1792 allaient justifier ses avertissements. Son prestige remonta. En septembre 1792, Maximilien fut le premier élu des députés de Paris à la Convention nationale après la chute de la monarchie. Son frère Augustin fut élu aussi, plusieurs jours plus tard. Mais Maximilien se trouvait toujours vulnérable, défendant les représailles violentes des sans-culottes pendant et après la chute de la monarchie. Le 29 octobre, la Convention entendit des plaintes contre Robespierre de la part des chefs des girondins, qui le tenaient responsable des massacres de septembre et l'accusaient d'aspirer à la dictature. Louvet réclamait un décret de l'Assemblée pour bannir

(13) Michael KENNEDY, *The Jacobin Clubs in the French Revolution. The First Years*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1982, ch. 15 ; David ANDRESS, *Massacre at the Champ de Mars. Popular Dissent and Political Culture in the French Revolution*, Woodbridge, Royal Historical Society, 2000.

(14) Amis de Robespierre pour le Bicentenaire de la Révolution, *Bulletin*, n°7, 1989 ; n°56, 2006.

(15) Michel EUDE, « La politique de Robespierre en 1792, d'après le *Défenseur de la constitution* », *AHRF*, t. 28, 1956, p. 1-28.

Robespierre¹⁶. Dans une atmosphère très tendue, on accorda à Robespierre huit jours pour donner sa réponse ; lorsqu'il le prononça, son discours et son thème – « Citoyens, vouliez-vous une révolution sans révolution ? » – furent un triomphe, mais l'enjeu meurtrier l'avait physiquement désemparé¹⁷.

Augustin, et Charlotte qui avait accompagné son frère d'Arras, vécurent d'abord en novembre 1792 avec Maximilien chez les Duplay, où Charlotte ne pouvait pas tolérer le dévouement suffoquant des femmes pour Maximilien. « Je cherchais à lui faire comprendre que, dans sa position, et occupant un rang assez élevé dans la politique, il devait avoir un chez-lui ». Il consentit enfin et loua avec Charlotte un appartement tout près dans la rue Saint-Florentin. C'est ici que Maximilien tomba malade après son discours du 5 novembre : il n'intervint point à la Convention jusqu'au 30. Charlotte ne retint aucun détail de sa maladie, sauf qu'elle « n'avait rien de dangereux ». Quarante ans plus tard, elle se souvenait encore de la scène qui éclata lorsque Françoise Duplay leur rendit visite et le trouva souffrant¹⁸.

Robespierre avait déjà avoué à maintes reprises qu'il était épuisé ; le 15 février 1792, par exemple, pendant les débats sur la guerre, il avait avoué ses craintes au Club des jacobins : « mes forces et ma santé ne peuvent suffire »¹⁹. Il était particulièrement susceptible après des périodes prolongées de grande tension politique. Au début de mai 1793, Robespierre ressentait de nouveau du surmenage en raison de son état physique et moral. Dans une lettre à son ami François-Victor Aigoin à Montpellier, il avoua : « j'ai été à la fois indisposé et extrêmement occupé. [...] Comptés sur mon tendre dévouement, mais aiés quelqu'indulgence pour l'état de lassitude et d'accablement où mes pénibles occupations me mettent quelques fois »²⁰.

Ce fut de nouveau le cas le 2 juin, après l'expulsion des principaux girondins par les sans-culottes, qu'il a clairement éprouvée tant comme crise physique que politique et intellectuelle. Il avoua au Club des jacobins, le 12 juin : « je n'ai plus la vigueur nécessaire pour combattre les intrigues de

(16) OC, IX-62-65 ; Jean-Baptiste LOUVET DE COUVRAY, *Accusation contre M. Robespierre*, Paris, Imprimerie nationale, 1792. Des relations contrastées de ces jours se trouvent dans : Laurent DINGLI, *Robespierre*, Paris, Flammarion, 2004, p. 279-293 ; Ruth SCURR, *Fatal Purity. Robespierre and the French Revolution*, London, Chatto et Windus, 2006, p. 211-217 ; Peter MCPHEE, *Robespierre...*, op. cit., p. 135-139.

(17) OC, IX-89. Le 10 avril 1793 les massacres de septembre étaient qualifiés par Robespierre de « salutaires et actes de bienfaisance » (*Œuvres*, t. V, p. 322).

(18) Charlotte ROBESPIERRE, *Mémoires*, op. cit., p. 54 ; Hector FLEISCHMANN, *Robespierre et les femmes*, Paris, Albin Michel, 1909.

(19) OC, VIII-198.

(20) *Ibid.*, III-167-168. Aigoin avait donné à son fils les prénoms Maximilien Robespierre.

l'aristocratie. Épuisé par quatre années de travaux pénibles et infructueux, je sens que mes facultés physiques et morales ne sont point au niveau d'une grande révolution, et je déclare que je donnerai ma démission ». Il parvint tant bien que mal à reprendre ses forces et esquissa pour lui-même ses principes généraux dans ce qui serait appelé plus tard son « catéchisme »²¹.

Vers la fin de juillet 1793 Robespierre participe au gouvernement pour la première fois, nommé par la Convention au Comité de salut public, un exécutif d'urgence chargé d'employer tous les moyens qu'il jugerait nécessaires pour gagner la guerre et sauver la Révolution. Bien qu'il ne fût qu'un membre parmi une douzaine d'autres, la réputation de Robespierre – alors à son zénith – fit de lui une cible de la fureur autant que de l'adulation. Elle le rendait aussi encore plus sujet à la tension et à l'épuisement.

Robespierre présidait la Convention les 4 et 5 septembre lorsqu'elle fut de nouveau envahie par des délégations de sans-culottes qui réclamaient cette fois-ci le contrôle des prix et des épurations renouvelées²². Le 9 septembre, la Convention accepta la proposition de Danton et du Comité de salut public de réduire le nombre de réunions des sections à deux par semaine : les citoyens nécessaires qui y assistaient seraient payés deux jours pour les rembourser du temps de travail ainsi perdu. La mesure mit fin à la permanence des sections qui avait été décrétée le 25 juillet 1792. Ce décret suscita l'opposition vigoureuse des membres les plus militants des sections parisiennes, pour lesquels il s'agissait d'une attaque contre la souveraineté populaire. Prétendant qu'il parlait pour elles, Jean Varlet s'exclama à la Convention le 17 septembre : « voulez-vous voir fermer l'œil du peuple, attédir sa surveillance ? » Robespierre fut parmi ceux qui se trouvèrent obligés de se défendre²³. La Convention se sentit obligée de voter une loi de détention de suspects et d'imposer le 29 septembre un « maximum général » qui stabilisait le prix de trente-neuf denrées. Ce dernier défi porté contre l'autorité de la Convention l'incita à réimposer l'autorité de l'État sur l'espace public²⁴.

(21) *Ibid.*, IX-553 ; *Papiers inédits trouvés chez Robespierre, Saint-Just, Payan, etc. supprimés ou omis par Courtois, précédés du rapport de ce député à la Convention nationale*, 3 tomes, Mégariotis Reprints, Genève, 1978, t. 2, p. 13-16.

(22) Diane LADJOUZI, « Les journées des 4 et 5 septembre à Paris. Un mouvement d'union entre le peuple, la Commune de Paris et la Convention pour un exécutif révolutionnaire », *AHRF*, n°321, 2000, p. 27-44.

(23) *OC*, X-109-113.

(24) La volonté politique de contrôler la vengeance populaire et collective est discutée par Jean-Clément MARTIN, *Violence et Révolution. Essai sur la naissance d'un mythe national*, Paris, Éditions du Seuil, 2006 ; Haim BURSTIN, « Pour une phénoménologie de la violence révolutionnaire », *Historical Reflections/Réflexions historiques*, no. 29, 2003, p. 389-407 ; Sophie WAHNICH, *La liberté ou la mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme*, Paris, La Fabrique, 2003.

Parallèlement, le 25 septembre, le député Philippe Briez, qui s'était trouvé à Valenciennes en juillet lorsque la ville s'était rendue aux Autrichiens, accusa la Convention de ne pas avoir pris les précautions nécessaires. Briez ne fut pas inquiet pour cette accusation et Robespierre fut obligé de mobiliser toute sa force de persuasion pour convaincre la Convention que le mandat du comité méritait d'être renouvelé. Le stress de la direction d'une situation politique très tendue en plus d'un surcroît de travail accablant eut, une fois encore, des conséquences physiques. Robespierre paraît avoir été de nouveau brièvement malade du 19 au 23 septembre puis du 26 septembre au 3 octobre²⁵.

Malgré son physique frêle, Robespierre s'était abandonné avec une énergie extraordinaire à l'articulation de la signification et du destin des révolutions de 1789 et 1792. En 1793, il avait prononcé presque quatre discours par semaine – 101 à la Convention et 96 au Club des jacobins – sur le thème du patriotisme, du sacrifice et des vertus et de leurs ennemis mortels, la cupidité, les complots et l'égoïsme²⁶. Devenir membre du Comité de salut public impliqua une augmentation sans mesure de la pression de la force des circonstances.

Au cours de l'hiver 1793-1794, la confrontation de deux des hommes qu'il admirait et aimait fut encore, et plus sérieusement, nuisible à sa santé. En décembre 1793, Camille Desmoulins et Georges Danton se servirent du journal du premier, *Le Vieux Cordelier*, pour lancer une campagne qui avait pour but la réduction progressive des contraintes imposées par le Comité de salut public sur les libertés civiles, dans le cadre de la politique d'intimidation qui devait durer jusqu'à la fin victorieuse de la guerre. Les succès militaires – à Wattignies, Peyrestortes, Toulon et ailleurs – ne signifiaient-ils pas que la crise était résolue ? Ils s'adressèrent directement à Robespierre, puis l'attaquèrent. Sa réponse du 5 février – « Quel est le but où nous tendons ? La jouissance paisible de la liberté et de l'égalité » – fut son adresse la plus importante de la Révolution. Robespierre y insista « qu'il y aurait de la légèreté à regarder quelques victoires remportées par le patriotisme, comme la fin de tous nos dangers ». Les victoires militaires vers la fin de 1793 ne signifiaient pas donc la fin de la crise. Les dangers les

(25) OC, X-116-121 ; Ernest HAMEL, *Histoire de Robespierre, d'après des papiers de famille, les sources originales et des documents entièrement inédits*, 3 tomes, Paris, Lacroix, 1865-1867, t. 3, p. 139.

(26) Voir la liste de ces discours dans Gérard WALTER, *Robespierre*, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1961, t. 2, p. 191-322.

plus graves étaient maintenant domestiques, mais « les ennemis du dedans ne sont-ils pas les alliés des ennemis du dehors ? »²⁷.

Peu après ce discours monumental, Robespierre tomba de nouveau malade. Il put paraître de nouveau mi-février devant le Club des jacobins et à la Convention, mais il s'écroula encore le 17 et ne reparut pas avant le 12 mars. Son allié Georges Couthon aussi était malade. Le 29 pluviôse (17 février), le compte rendu du jour de la police nota « l'impression douloureuse » produite au Club par cette nouvelle. Au cours des jours suivants, les sections parisiennes envoyèrent des délégations pour avoir des nouvelles de leur santé. Le 1^{er} ventôse (19 février), un compte rendu de la police nota que « la médisance débitait déjà que peut-être ils ont été empoisonnés. D'autres disent que c'est la suite d'un travail que le feu est passé dans leurs sangs ». Pour la police, « il est incroyable combien l'on s'intéresse à leurs personnes »²⁸. Quand Robespierre et Couthon purent retourner à la Convention le 23 ventôse (13 mars) après une absence de cinq semaines, « tous les membres et les citoyens des tribunes témoign[er]ent par leurs applaudissements la satisfaction de revoir ces deux patriotes ». Le lendemain, Robespierre avoua sa fragilité devant les jacobins et se concentra sur le « complot » hébertiste. « Plût à Dieu que mes forces physiques fussent égales à mes forces morales », dit-il avec regret, et il fit appel aux autres pour les inciter à s'engager dans la lutte contre le « complot affreux » qui visait la Convention et les jacobins²⁹.

Nous ne pouvons pas connaître avec certitude la nature des maladies qui affligeaient de plus en plus souvent Robespierre³⁰. Certains historiens et psychanalystes ont offert des spéculations plus ou moins invraisemblables sur leurs causes. S'emparant de l'affirmation de son secrétaire temporaire de 1790, Pierre Villiers selon qui, presque toutes les nuits, Robespierre « baignait de sang son oreiller », Jean Artarit, par exemple, a conclu que le sang implique « des épistaxis de caractère psychosomatique, à forte connotation sexuelle féminine ». Jacques André a préféré une combinaison d'homosexualité et de narcissisme³¹. De son côté, Stanislas Fréron s'attaqua

(27) OC, X-357, 359.

(28) Hector FLEISCHMANN, *Robespierre et les femmes*, op. cit., p. 133-134 ; Louis JACOB, *Robespierre vu par ses contemporains*, op. cit., p. 132-133.

(29) OC, X-373-374 ; Morris SLAVIN, *The Hébertistes to the Guillotine. Anatomy of a "Conspiracy" in Revolutionary France*, Baton Rouge et London, Louisiana State University Press, 1994, p. 46-47, 132.

(30) Nous discutons les évidences ambiguës dans notre *Robespierre*, p. 186-188, 194-195, 207-208, 230-231.

(31) Pierre VILLIERS, *Souvenirs d'un déporté*, Paris : chez l'Auteur, an X, p. 1-2 ; Jean ARTARIT, *Robespierre, ou l'impossible filiation*, Paris, Table Ronde, 2003, p. 66 ; Jacques ANDRÉ,

avec férocité à son ancien associé en affirmant que « Robespierre étouffait de bile. Ses yeux et son teint jaunes l'annonçaient. Aussi avait-on l'attention, chez Duplay, de servir devant lui au dessert (dans toutes les saisons de l'année) une pyramide d'oranges, que Robespierre mangeait avec avidité. [...] Il était aisé de distinguer la place que Robespierre avait occupée à table, par des morceaux d'écorces d'oranges qui couvraient son assiette ». Se fondant sur ceci, le biographe britannique John Laurence Carr affirme que le goût de Robespierre pour les oranges était le résultat d'une constipation, qui lui causait une irritabilité constante !³²

La cause probable des périodes d'invalidité de Robespierre est beaucoup plus importante que ces spéculations infondées. Joseph Souberbielle, le médecin des Duplay, visitait souvent la maison ; il se chargea de soigner un ulcère variqueux à la jambe de Robespierre mais, malheureusement, il ne s'est pas interrogé sur la nature de ses maux plus graves. Mais il est probable qu'à cause de sa décision de sacrifier sa santé pour la Révolution en travaillant sans relâche, les périodes de très haute tension l'avaient laissé vulnérable à des accès d'anémie et de troubles nerveux. Son régime sobre l'aurait rendu d'autant plus vulnérable à un épuisement nerveux et explique pourquoi Robespierre avoua à maintes reprises qu'il se trouvait à bout de force. Un Allemand qui avait cherché des renseignements avant de publier son récit en mai 1794 a ainsi décrit un régime spartiate :

« Il se lève de très bonne heure [...] Il travaille ensuite quelques heures sans prendre autre chose qu'un verre d'eau [...] il lit, pendant ce temps la gazette ou les brochures du jour, et prend son déjeuner, qui se compose d'un peu de vin, du pain et de quelques fruits. [...] Après le repas, il se fait servir le café, reste une heure à la maison en attendant les visites, puis, d'ordinaire, il sort. [...] Il rentre extraordinairement tard ; il travaille souvent jusqu'après minuit au comité de Salut public »³³.

« L'Incorruptible. Considérations psychanalytiques », dans Annie JOURDAN (dir.), *Robespierre—figure-réputation*, Amsterdam et Atlanta, Ga., Rodopi, 1996, p. 143-152 ; Max GALLO, *L'homme Robespierre. Histoire d'une solitude*, Paris, Perrin, 1968, p. 30-31. Villiers fut blessé en se battant pour la monarchie le 10 août 1792. Il est douteux qu'il ait été domicilié chez Robespierre : voir Charlotte ROBESPIERRE, *Mémoires*, op. cit., p. 48 ; René GARMY, « Aux origines de la légende anti-robespierriste : Pierre Villiers et Robespierre », dans *Actes du Colloque Robespierre. XII^e Congrès international des Sciences historiques*, Paris, Société des études Robespierristes, 1967, p. 19-33.

(32) Edme-Bonaventure COURTOIS, *Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices (...) dans la séance du 16 nivôse, an III de la République française, une et indivisible. Imprimé par ordre de la Convention nationale*, Paris, Imprimerie nationale des lois, an III, p. 154-157 ; *Papiers inédits trouvés chez Robespierre*, t. 1, p. 157 ; John Laurence CARR, *Robespierre. The Force of Circumstance*, London, Constable, 1972, p. 72.

(33) Louis JACOB, *Robespierre vu par ses contemporains*, op. cit., p. 146-147. Sur Souberbielle, voir André CADET DE GASSICOURT, *Une curieuse figure du passé. Joseph Souberbielle, neveu du Frère*

Sa confrontation avec deux hommes pour lesquels il éprouvait de l'affection personnelle aussi bien que du respect fut lourde de conséquences sur ses ressources émotionnelles et physiques au cours de l'hiver de 1793-1794. Il ne s'en est jamais complètement remis. Il y avait aussi des mois pendant lesquels le Comité de salut public opérait tous les jours sous une pression sans relâche. Quand il eut enfin résolu ce problème par le constat que Danton, Desmoulins et les « Indulgents » menaçaient autant le succès de la Révolution que l'ennemi externe, il fut de nouveau dans un état d'épuisement mental et physique. Le 30 germinal (19 avril), il ne pouvait plus paraître en public et ne se montra plus jusqu'au 18 floréal (7 mai). À partir de la mi-février, il était exténué, fréquemment malade, et s'absentait la plupart du temps. Au cours de cinq années, il avait fait plus de six cent trente fois la morale à l'Assemblée ou au Club jacobin, mais pendant les sept premiers mois de 1794 il ne prononça que 16 discours à la Convention nationale, contre 101 en 1793.

Dès mars 1794, son épuisement nerveux sévère avait rendu Robespierre incapable de prendre les décisions stratégiques effectives afin, comme il l'avait exprimé six mois plus tôt, de « terminer bientôt la Révolution au profit du peuple »³⁴. Ses discours étaient de plus en plus agités et apocalyptiques ; son bon sens personnel et tactique, jadis si fin, paraît l'avoir abandonné. Après mars, sa qualité de dirigeant ne s'accordait plus avec sa renommée. Il avait ses confidents intimes – Saint-Just, Le Bas, les Duplay, Augustin, et probablement plusieurs agents de police – et leurs comptes rendus, qu'il recevait chaque jour pendant qu'il récupérait, lui auraient fourni une version personnalisée et déformée de ce qui se passait pendant son absence du comité et de la Convention. Une fois qu'il pouvait de nouveau se remettre à la corvée de tous les jours pour considérer les rapports, formuler les décrets et écrire ses lettres et discours, il avait internalisé une vision manichéenne de l'état où se trouvait la Révolution et ce qui restait à accomplir.

Robespierre venait tout juste d'avoir trente-six ans la veille de reprendre ses devoirs le 18 floréal (7 mai), mais ses contemporains l'auraient

Côme, Paris, Les Presses Modernes, 1934, p. 95 ; Bibliothèque de l'Institut national de médecine, Paris, Non-classés – dossier Joseph Souberbielle ; Bernard NABONNE, *La vie privée de Robespierre*, Paris, Hachette, 1943, p. 124, 186-188. Victorien Sardou, qui avait rencontré Élisabeth Lebas dans les années 1840, raconte aussi que Robespierre souffrait d'ulcères variqueux : SARDOU, Préface à STÉFANE-POL [Paul COUTANT], *Autour de Robespierre. Le conventionnel Le Bas, d'après des documents inédits et les mémoires de sa veuve*, Paris, E. Flammarion, 1901, p. XII ; HAMEL, *Histoire de Robespierre*, op. cit., t. 3, p. 286, 374-375, 412-414.

(34) OC, XI-410.

cru plus âgé : il était au bout de ses forces physiques, émotionnelles et intellectuelles. Plusieurs années plus tard, Paul Barras décrivit une visite qu'il avait rendue à Robespierre à cette époque avec Stanislas Fréron, chez les Duplay. Barras avait des raisons pour exagérer, voire dénaturer, son récit, mais son souvenir de l'apparence de Robespierre peut être assez juste pour indiquer l'effet corporel de son épuisement mental : « Les besicles qu'il portait ordinairement n'étaient point sur son visage, et à travers la poudre qui couvrait cette figure déjà si blanche à force d'être blême, nous apercevions deux yeux troublés que nous n'avions jamais vus sans le voile des verres. Ces yeux se portèrent vers nous d'un air fixe [...] Je n'ai rien vu d'aussi impassible dans le marbre glacé des statues ou dans le visage des morts ensevelis [...] »³⁵. Puis, les 4 et 5 prairial (23 au 24 mai), deux attentats contre la vie de Robespierre se produisirent. Ces tentatives d'assassinat le rendirent méfiant au point d'en être obsédé : selon un collègue proche, « il ne parlait que d'assassinat, encore d'assassinat, toujours d'assassinat. Il avait peur que son ombre ne l'assassinât »³⁶.

Robespierre était maintenant accablé sans cesse d'accusations et contre-accusations de perfidie et de complots. Il était submergé par des lettres de particuliers qui cherchaient un emploi ou un service, se plaignaient de traitements injustes, ou qui flattaient « l'Incorruptible ». Il y avait aussi des lettres anonymes qui menaçaient sa personne. L'une d'elle était sensée venir d'un membre de la Convention et lui reprochait la mort de Danton et des chefs girondins : « mais sauras-tu prévoir, sauras-tu éviter le coup de ma main ou celui des 22 autres, comme moi, Brutus et Scévola déterminés ? ». Une lettre anonyme, remplie de détails, le prévenait que « je ne vous repeterai jamais assés combien les conspirateurs sont en grand nombre et le plus malheureux de tout est qu'ils ont des gens à eux dans vos deux comités de salut public et de sûreté générale [...] »³⁷. Le mal minait son énergie. Fin mai, il avoua au Club : « je ne tiens plus à une vie passagère, que par l'amour de la patrie et par la soif de la justice [...] j'ai assez vécu »³⁸.

(35) Louis JACOB, *Robespierre vu par ses contemporains*, op. cit., p. 159-160. Les souvenirs de Barras furent publiés dans les années 1820.

(36) Joachim VILATE, *Causes secrètes de la révolution du 9 au 10 thermidor*, Paris, an III, p. 38. Pour les attentats, voir *Archives Parlementaires*, t. 91, p. 41-43 ; *Archives nationales*, W 37. Pour des exemples des rapports des agents de police concernant les menaces contre Robespierre, voir *Archives nationales*, F⁷ 4437.

(37) OC, III-297 ; III, 2ème partie-115-117 : note sans date (mais floréal-prairial) trouvée dans les papiers de Robespierre ; James Matthew THOMPSON, *Robespierre*, Oxford, Blackwell, 1935, p. 531-537.

(38) OC, X-475, 477.

La carrière révolutionnaire de Robespierre avait été caractérisée par la capacité d'articuler les buts principaux de la Révolution et un pragmatisme adroit : il soutint la guerre seulement après qu'elle ait été déclarée, prôna la république après la chute de la monarchie, accepta la protestation de la rue jusqu'au moment où il fit partie du gouvernement. Mais, au commencement de l'été 1794 il perdit son sens tactique. Sa décision de célébrer la Fête de l'Être Suprême le 20 prairial (8 juin) au moment où il présidait à la Convention – et le jour de la Pentecôte, date de la « naissance » de l'Église – l'avait exposé à des murmures concernant son omnipotence. Lorsqu'il fit accepter la loi du 22 prairial (10 juin), deux jours plus tard, les murmures avaient tourné en agitation terrifiée. La coïncidence des attentats et son épuisement l'empêchaient de percevoir dans la grande victoire de Fleurus le 26 juin le signe qu'on pourrait déclarer catégoriquement que la crise militaire était passée. La décision de Robespierre et de ses proches au gouvernement de ne pas indiquer le moment où la vision articulée le 5 février – d'une république de citoyens vertueux – pourrait être atteinte par l'encouragement plutôt que par l'intimidation, fut fatale.

Quand sa quinzaine à la présidence s'acheva le 30 prairial (18 juin) Robespierre disparût presque entièrement de la vie publique. Il signa ce jour-là six des arrêtés du Comité, douze le 19 juin et onze le 20, mais seulement trente, qui lui furent vraisemblablement portés chez lui à domicile, dans les cinq semaines suivantes. Il ne signa que quelques arrêtés au Comité après le 25 juin. Il dirigea le nouveau bureau de police jusqu'au 29, quand une nouvelle confrontation – cette fois-ci avec Carnot, Lindet, Jeanbon Saint-André et les Prieur pendant une réunion des deux comités – provoqua un affaïssement final. Il n'assista au Comité que deux ou trois fois de plus. Il ne fit aucune intervention à la Convention avant le 26 juillet, presque un mois plus tard, et peu de grande importance au Club des jacobins³⁹.

Nous savons très peu sur la manière dont il passa son temps après le 18 juin. Il est probable que sa santé avait de nouveau fléchi, exacerbée par ses craintes d'assassinat et son amertume à cause des rumeurs et calomnies dont il était inondé. Il ne serait pas, bien sûr, le dernier des gouvernants pendant un temps de guerre à succomber sous la pression intolérable. Une fois de plus, c'était le stress d'un conflit sévère qui était la cause de son

(39) Voir Archives nationales, F⁷ 4436/1, plaque 1 ; Arne ORDING, *Le Bureau de police du Comité de salut public. Étude sur la Terreur*, Skrifter utgitt av det Norske Videnskaps, Academi i Oslo, n°6, 1931, p. 37-43 ; Albert MATHIEZ, *Robespierre, terroriste*, Paris, Renaissance du livre, 1921, p. 88-89 ; James Matthew THOMPSON, *Robespierre, op. cit.* p. 540-544 ; Henri GUILLEMIN, *Robespierre: politique et mystique, op. cit.*, p. 10-11.

effondrement physique, à l'instar des affrontements avec Beaumez en mi-1790, avec les feuillants suite à la crise de juin 1791, avec Louvet et les girondins en novembre 1792, avec les militants parisiens en mai-juin et septembre 1793, avec Danton et Desmoulins de janvier à avril 1794, et finalement avec Carnot et les « modérés » du Comité en juin 1794.

La retraite de Maximilien de la vie publique était bien connue, et un ancien camarade de classe de Louis-le-Grand le prévenait en ces termes, d'Amiens, au début juillet : « tes efforts pour le bien public dont tu es le vif ami, et dont les ennemis ne voient en toi qu'un zèle persécuteur de leurs vices, ont fait craindre pour les jours et tu deviens, dit-on, peu accessible dans ce moment où tu cours des dangers ». D'autres lettres étaient anonymes et pleines de menaces. Une d'elles prétendait : « tu tends à la dictature [...] est-il un tyran dans l'histoire, plus tyran que toi ? [...] et nous ne délivrerions pas notre patrie d'un tel monstre ! » Une autre l'accusait d'être un « tigre imprégné du plus pur sang de la France [...] bourreau de [son] pays ». Il aurait ainsi résumé cela au début thermidor à sa tabatière, Madame Carvin : « nous n'en sortirons jamais ; je suis bourrelé ; j'en ai la tête perdue »⁴⁰.

Il passa ces semaines dans un état d'épuisement tendu et la peur d'être assassiné, et reçut des rapports frénétiques de ses alliés intimes sur ce qui se passait à la Convention, dans les comités et au Tribunal révolutionnaire. En juillet, cependant, à mesure qu'il reprenait ses forces, il se mit à préparer un discours décisif qu'il devrait prononcer à la Convention le 8 thermidor⁴¹. L'incertitude prolongée au sujet du relâchement des mesures d'urgence paraissait sur le point d'être résolue. Il fit de nouveau allusion à son épuisement et son absence : « voilà au moins six semaines que ma dictature est expirée, et que je n'ai aucune espèce d'influence sur le gouvernement [...] La patrie [a-t-elle été] plus heureuse ? ». Il se décida à supprimer une confession de désespoir de ce discours : « ôtez-moi ma conscience, je suis le plus malheureux de tous les hommes »⁴².

(40) *Papiers inédits trouvés chez Robespierre*, t. 2, p. 133-134, 151-155 ; Alphonse ESQUIROS, *Histoire des Montagnards*, Paris, Librairie rue Visconti, 1851, p. 111 ; Albert MATHIEZ, *Autour de Robespierre*, Paris, Payot, 1925, ch. 2.

(41) *OC*, X-543-576. Trois relations très documentées se trouvent dans : Gérard WALTER, *La conjuration du Neuf Thermidor, 27 Juillet 1794*, Paris, Gallimard, 1974 ; Françoise BRUNEL, *1794. Thermidor. La chute de Robespierre*, Bruxelles, Complexe, 1989 ; Richard BIENVENU, *The Ninth of Thermidor. The Fall of Robespierre*, New York, Oxford University Press, 1968. Publiée l'année de sa mort, l'analyse de Walter est beaucoup plus critique envers Robespierre que sa biographie publiée quarante ans plus tôt, mais elle regroupe des documents précieux, comme ceux concernant les réponses des sections (3e partie).

(42) *OC*, X-555, 565.

À la suite de son effondrement physique au moment du procès des Indulgents au commencement d'avril, Robespierre avait commis une série d'erreurs de jugement, à commencer par son consentement à la décision d'inscrire le nom de Desmoulins dans la liste de ceux qui devaient être arrêtés et accusés de graves délits financiers aux dépens de la République. Il s'était trouvé incapable de se servir du changement de la fortune militaire de la République au cours des semaines suivantes afin de définir un plan stratégique pour rétablir l'ordre constitutionnel. Finalement, ne pas nommer le 8 thermidor les députés qui seraient sujets d'un procès constitua une erreur cruciale. Il ne pensait peut-être qu'à cinq ou six personnes, mais il y en avait bien plus qui avaient des raisons d'être inquiets⁴³. À une époque où les têtes tombaient comme les ardoises des toits, la Convention en avait assez. Le 9 Thermidor, une attaque organisée et soutenue contre lui à la Convention mit fin au programme politique – et la vie – de Robespierre et ses alliés les plus proches.

Quand il apprit la nouvelle, l'administrateur Régis Deshorties (frère d'Anaïs, un amour de Robespierre d'avant la Révolution) offrit une analyse, de sa ville d'Arras. Selon lui, la grandeur et la tragédie de Robespierre provenaient de son dévouement héroïque à ses principes fondamentaux, une constance personnelle reconnue et célébrée en 1791-1792 et fatale en 1794. Deshorties lui-même, une quinzaine de jours plus tôt, le 30 messidor (18 juillet), avait écrit à Augustin son regret que les « obligations infinies » de Maximilien « à la patrie et aux grands intérêts de l'humanité entière » ne lui aient pas laissé de temps pour ses amis ou une vie privée⁴⁴. Personne d'autre ne voulait réfléchir sur les raisons de cette situation, ni au prix extraordinaire que le sacrifice de sa santé mentale et physique aurait exigé de ce jeune homme. La tragédie de Maximilien Robespierre est que ni lui ni ses plus intimes ne s'étaient rendu compte combien son effondrement physique avait affaibli son jugement, *a fortiori* ne savaient le guérir.

Peter MCPHEE
Université de Melbourne
pmcphee@unimelb.edu.au

(43) Albert MATHIEZ, *Robespierre terroriste*, op. cit., p. 84-87. Par exemple, Jullien rapporta à Robespierre qu'il avait trouvé « révoltant » le comportement de Carrier : *Œuvres*, t. III, p. 239. La réponse de Robespierre à ces atrocités ne le protégea pas, plus tard, de l'accusation selon laquelle Carrier aurait agi sous ses ordres : voir Jean-Clément MARTIN, « Vendée: les criminels de guerre en procès », *L'Histoire*, n°25, 2004, p. 82-87.

(44) Louis JACOB, *Robespierre vu par ses contemporains*, op. cit., p. 179-180.